

# 1

## LA CONSCIENCE La conscience de soi

### DÉFINITION GÉNÉRALE

La conscience vient du latin *conscientia*, formé à partir du préfixe « **cum** » signifiant « avec » et du verbe *scire* qui signifie « savoir, connaître ».

La notion de conscience implique d'établir une distinction majeure entre deux types de conscience.

- **La conscience psychologique**, en tant que connaissance plus ou moins claire qu'un sujet possède de lui-même, ainsi que du monde qui l'entoure.
- **La conscience morale**, en tant que capacité à porter des jugements d'ordre éthique sur nos actes et ceux des autres. Il s'agit du pouvoir de distinguer le bien du mal.

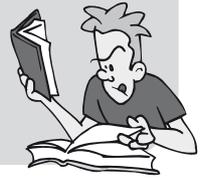
La conscience est essentielle à l'homme. En effet à la différence de l'animal, seul l'homme a conscience d'être mortel. Elle est plus qu'un simple attribut de la personne humaine. Elle n'est pas seulement la condition nécessaire à la conscience intuitive de ma subjectivité ; elle est aussi ce par quoi je peux me saisir comme objet. Il faut donc distinguer la conscience de soi de la connaissance de soi. Grâce à la conscience, je peux effectivement accéder à la connaissance de moi. C'est pourquoi l'injonction de Socrate « *Connais-toi toi-même* » conserve encore toute sa valeur. Chaque sujet peut ainsi se « dédoubler » afin de substituer à une conscience comme source d'illusions sur soi, une conscience qui tente de s'en libérer, par réflexion.

### ► Le doute

Le travail par lequel René Descartes (1596-1650) se débarrasse de toute idée reçue repose dans un doute volontaire, systématique et radical. Ce doute porte sur tout ce dont il est possible de douter, y compris ce dont d'ordinaire « on ne peut raisonnablement douter », par exemple que nous avons un corps. Rien n'échappe à un tel doute, excepté le doute lui-même.

### ► Je pense, j'existe

Admettons comme René Descartes, que je doute de tout ; je dois reconnaître que même au stade extrême, mon doute est un fait. Je ne peux donc pas douter que je doute. Je suis certain que je doute, et par là même que je pense, que j'existe. Telle est l'affirmation « **cogito, existo** » à laquelle il m'est impossible de renoncer. « Même si j'imaginai le plus trompeur des démons employant tout son pouvoir à me tromper toujours, il ne saurait jamais faire que je sois rien tant que je penserai être quelque chose », nous dit R. Descartes dans les *Méditations métaphysiques*.



J'existe donc, telle est la première vérité dont je peux être certain. C'est celle qui servira de fondement à toutes les autres, même aux principes qui la justifieraient dans une déduction synthétique, puisque sans elle ces principes deviendraient de pures abstractions s'appliquant à un monde possible, et non pas un monde réel.

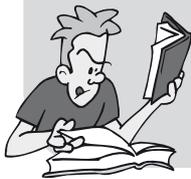
### ► « Cogito, ergo sum » ou « Je pense, donc je suis »

Le point de départ de la métaphysique cartésienne serait donc ce principe : « tout ce qui pense existe », d'où Descartes déduit : « je pense, donc je suis » (**Cogito, ergo sum**). Ainsi, je m'aperçois en analysant le fait de ma pensée actuelle que la pensée enveloppe l'existence, et même que c'est une liaison nécessaire qui m'apparaît entre ces deux idées, de telle sorte que **je suis bien**. Mais que suis-je, moi qui pense ? Je suis justement une pensée. Je suis cet acte qui se produit en ce moment ; je suis le fait que je constate. Mais ne suis-je que cela ? Ne suis-je pas aussi ce corps que je sens ? Je n'en sais rien encore : car jusqu'à présent l'existence de tous les corps est pour moi douteuse. Je peux déjà concevoir mon existence sans supposer rien d'autre que ma pensée. Peut-être ne suis-je en effet qu'une « chose qui pense ». R. Descartes approfondit cette première vérité. Après avoir établi qu'il **est**, le philosophe se demande **ce qu'il est** ; il identifie moi et âme ; âme et pensée. C'est la thèse dualiste : l'âme est une substance entièrement distincte du corps.

### ► Le cogito : une illusion grammaticale ?

Remettant radicalement en question la théorie cartésienne de la conscience psychologique telle que l'a présentée R. Descartes, F. Nietzsche (1844-1900) nous invite à nous « méfier de l'observation de soi », laquelle ne pourrait que nous conduire selon lui à une « folle surestimation du conscient ».

« Quelque chose pense, mais que ce soit justement ce vieil et illustre "je", ce n'est là pour le dire en termes modérés qu'une hypothèse, une allégation ; surtout, ce n'est pas une certitude "immédiate". » (Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, § 17) Certes l'individu a conscience d'être un « je », c'est-à-dire un être pensant, mais cette évidence ne doit pas nous conduire à affirmer pour autant que nous sommes maîtres de nos pensées. Cette évidence est en effet trompeuse.



## ► Le dialogue

**Maurice Merleau-Ponty** (1908-1961) nous fait prendre conscience du fait que le dialogue nous permet de percevoir autrui dans sa complétude. En effet, selon lui ; « Dans l'expérience du dialogue, il se constitue entre autrui et moi un terrain commun, ma pensée et la sienne ne font qu'un seul tissu, mes propos et ceux de l'interlocuteur sont appelés par l'état de la discussion, ils s'insèrent dans une opération commune dont aucun de nous n'est le créateur » (M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*) Seul le dialogue nous permet de nous situer sur un « terrain commun », et par suite de constituer une communauté de pensée. Dialoguer, c'est réaliser une « opération commune », laquelle consiste à être non pas auteur de son propre discours, mais bien auteur du discours qui se met peu à peu en place. L'expérience du dialogue permet ainsi à chacun de participer à l'élaboration de la totalité du discours en éprouvant l'écart entre moi et autrui. C'est ainsi que l'on peut dire, avec M. Merleau-Ponty, que le dialogue « me libère de moi-même », me permet de m'ouvrir à la présence d'autrui, en le reconnaissant comme altérité altérante.

### **CITATION À RETENIR**

« Mais qu'est-ce que donc que je suis ? Une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent. »

R. Descartes, *Méditations métaphysiques*

# TOP CHRONO

## *C'est l'interro !*



1. À quel siècle vécut R. Descartes ? (1 pts)



- a. XVII<sup>e</sup> siècle
- b. XVIII<sup>e</sup> siècle
- c. XIX<sup>e</sup> siècle

2. Dans quelle œuvre R. Descartes développe-t-il sa thèse du « cogito, ergo sum » (1 pts)



.....

.....

3. D'après R. Descartes, autrui est-il indispensable à la prise de conscience de soi ? (5 pts)



.....

.....

.....

.....

.....

4. Qu'est-ce qu'« une chose qui pense » ?  
Citez R. Descartes. (3 pts)



.....



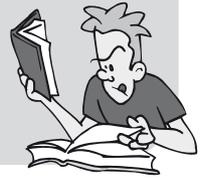
Observons de plus près notre vie intérieure, pour préciser en quoi consiste la conscience. « Conscience signifie d'abord mémoire. » nous dit H. Bergson (1859-1941) dans *L'énergie spirituelle*. La mémoire prolonge « l'avant » dans « l'après. ». S'il n'y avait pas mémoire, il n'y aurait pas conscience. « Une conscience qui ne conserverait rien de son passé, qui s'oublierait sans cesse elle-même, périrait et renaîtrait à chaque instant : comment définir autrement l'inconscience ? » Le présent n'est pas un instant indivisible, limite idéale semblable à un point mathématique : un tel état pourrait être conçu, il n'est pas perçu. Le présent que nous percevons réellement a toujours « une certaine épaisseur de durée » : il est fait de passé immédiat et d'avenir immédiat ; du passé sur lequel nous sommes appuyés, de l'avenir sur lequel nous sommes penchés.

- Lorsque la morale désigne l'étude de l'ensemble des règles de conduite considérées universellement valables et de leurs fondements, elle est synonyme d'éthique. La morale répond à la question pratique : « Que dois-je faire ? »
- Lorsque la morale désigne l'ensemble des règles de conduite existant dans un groupe social donné et exerçant un pouvoir coercitif sur les individus, elle est synonyme de mœurs.

#### ► La conscience morale

La conception des fins de l'action, les règles de conduites ou les valeurs morales peuvent être l'objet de descriptions à caractère sociologique, comme par exemple la science des mœurs. Elles peuvent aussi être l'objet d'élaborations philosophiques visant à les fonder rationnellement. C'est ce qu'on entend généralement par *philosophie morale*. La plupart des systèmes philosophiques débouchent sur une théorie morale, à tel point que pour certains systèmes philosophiques comme le stoïcisme ou encore l'épicurisme, la philosophie devient une règle de vie. Certains philosophes ont cependant été préoccupés par ce qu'on peut nommer une théorie de la morale ; ainsi D. Hume (1711-1776) a essayé de montrer comment nous en venons à croire en une règle morale quelle qu'elle soit.

La morale donne lieu à des énoncés évaluatifs, attribuant les prédicats « être bien », ou « être mal », l'attribution de l'un passant habituellement pour la négation de l'autre. On pourrait penser que ces énoncés sont déductibles soit d'une doctrine des fins, soit d'un système des règles morales. Dans le premier



cas, la valeur morale est attribuée à tous les moyens qui permettent d'atteindre la fin dernière, ainsi qu'à cette fin. Dans le second cas, elle est attribuée aux actions conformes au système de règles morales. Le seul choix d'une fin peut être considéré comme la position d'une valeur. Une prescription peut être déduite de façon conditionnelle d'une évaluation.

La conscience est aussi liée aux concepts de devoir, volonté et liberté, dans la mesure où c'est le savoir qui m'impose des obligations morales. Il est exact qu'une loi morale est indispensable pour ce groupe naturel immense que constitue aujourd'hui l'humanité entière ; mais la plupart des hommes libres au XX<sup>e</sup> siècle refusent « d'obéir absolument », parce qu'ils ont constaté que cela revient beaucoup trop souvent en fait à obéir « parce que ce sont les ordres », ou parce que cela se fait, c'est-à-dire par habitude sociale, par imprégnation idéologique, ou même par instinct.

#### ► Le temps de la conscience

En étudiant, plus tard, la mémoire, nous voyons que nous avons de bonnes raisons de croire que tout notre passé se conserve, de lui-même, automatiquement. Tout ce que nous avons senti, voulu, pensé depuis notre petite enfance subsiste dans notre inconscient. Tout le passé reste présent. Notre *caractère* est la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, avant même notre naissance, puisque nous apportons avec nous certaines dispositions prénatales. Ainsi « retenir ce qui n'est déjà plus, anticiper sur ce qui n'est pas encore, voilà donc la première fonction de la conscience. » Cette « continuité d'écoulement » est une suite d'états dont chacun contient ceux qui l'ont précédé, et annonce ceux qui le suivront. Le passé s'accroît sans cesse ; c'est dire qu'il se conserve. On ne peut pas plus le prévoir qu'on ne peut prévoir le portrait fait d'un modèle par un artiste, même en connaissant l'artiste et le modèle.

H. Bergson soutient ici qu'il ne convient pas seulement de distinguer entre le temps vécu par la conscience et le temps du physicien, c'est-à-dire celui que considère la science. Le temps véritable, selon lui, c'est celui de la conscience, celui qu'il nomme la durée, lequel ne peut absolument pas être ramené au temps objectivé du monde physique. En effet, « la pure durée pourrait bien n'être qu'une succession de changements qualitatifs qui se fondent, qui se pénètrent, sans contours précis, sans aucune tendance à s'extérioriser les uns par rapport aux autres, sans aucune parenté avec le nombre : ce serait



l'hétérogénéité pure. » (H. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*). L'auteur soutient en effet que le temps du physicien, de même que celui auquel nous nous référons ordinairement, en vue de la commodité de nos actions, est un temps abstrait spacialisé, c'est-à-dire en quelque sorte contaminé par l'espace. Il s'agit d'un temps homogène, composé d'instantanés discrets ; alors que le réel, c'est-à-dire la durée, n'est qu'une succession de changements qualitatifs qui se fondent les uns dans les autres.

- La durée est une qualité pure, tandis que le temps n'est que quantité.
- La durée, en tant que pure fluidité, serait donc quelque chose d'essentiellement différent du temps.

Ainsi notre personnalité dure : elle pousse, elle grandit, elle mûrit, elle vieillit. « La durée est le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et qui gonfle en avançant. » On pourrait comparer notre vie au déroulement d'un rouleau ; « car il n'y a pas d'être vivant qui ne se sente arriver peu à peu au bout de son rôle ; et vivre consiste à vieillir. » On pourrait, inversement, comparer notre durée à un enroulement continu, comme celui d'un fil sur une pelote ; car le passé se grossit sans cesse du présent. — Mais ces comparaisons ne tiennent pas compte du fait qu'il n'y a jamais, chez le même être conscient, deux moments identiques. Le temps véritablement vécu est invention.

On pourrait évoquer « l'image d'un spectre aux mille nuances, avec des dégradations insensibles qui font qu'on passe d'une nuance à l'autre ». Mais cette métaphore évoquant des nuances qui se juxtaposent dans l'espace, correspond mal au fait qu'un état psychologique enveloppe tous ceux qui le précèdent dans la durée.

#### **CITATION À RETENIR**

« Toute conscience est mémoire, – conservation et accumulation du passé dans le présent. »

H. Bergson, *L'énergie spirituelle*

